



Mbok'Elengi signifie «pays» (Mboka), «plaisir» (Elengi) et «joie de vivre» en lingala. L'artiste lausannoise d'origine congolaise Jolie Ngemi en est la créatrice et l'une des cinq interprètes. DR

Les styles de danses urbaines inspirées par les danses traditionnelles, d’Afrique en particulier, se mêlent au festival Groove’N’Move à Genève, du 4 au 15 mars. Miroir d’une âpre réalité

DANSER ET SURVIVRE

PROPOS RECUEILLIS PAR
CÉCILE DALLA TORRE

Festival ► Depuis l'apparition de la culture hip hop aux Etats-Unis à la fin des années 1960, les danses urbaines trouvent leurs expressions, multiples et variées, partout dans le monde, et ne cessent d'évoluer. Si elles puisent souvent leur origine dans la tradition, elles naissent aussi d'un contexte social et politique marqué par l'oppression, la discrimination, le colonialisme, la convoitise des ressources, la guerre ou la corruption, notamment sur une partie du continent africain.

A Genève, le festival Groove'N'Move fédère des professionnels durant douze jours (4-15 mars). Dès mercredi, la 16e édition de ce festival international de danses urbaines dévoilera une trentaine de spectacles, ateliers, masterclasses, dans différents lieux.

Né en Côte d'Ivoire et basé en région parisienne, Mark-Wil-

fried Kouadio revient par exemple à Genève cette année pour animer un atelier chorégraphique (le 11 mars). Il donnera ensuite une conférence sur les liens entre danses ancestrales et urbaines. Interprète de la pièce *Matière(s) Première(s)* de la chorégraphe et pionnière du hip hop en France, Anne Nguyen, présentée l'an dernier, Mark-Wilfried Kouadio décryptera à ses côtés les logiques de transmission des pratiques chorégraphiques intimement liées aux territoires dont elles sont issues (notre édition du 7 mars 2025).

Samedi 7 mars, le danseur et chorégraphe parisien Amala Dianor réunira onze interprètes de différents pays dans une pièce-monde fascinante. *Dub* met en relief autant de styles de danse que de danseurs et danseuses. Nous avons tendu le miroir à son créateur (lire page suivante).

Basée à Lausanne, Jolie Ngemi a ouvert les Journées de danse suisse en février avec *Mbok'Elengi* (2025). Avec quatre

danseur-euses de la République démocratique du Congo, dont elle est originaire, elle célébrera sur scène la joie de vivre dans une danse exutoire, un mode de survie dans la mégapole de Kinshasa, où le taux de chômage atteint des niveaux records et frappe en particulier les jeunes. Entretien avant les représentations genevoises au Pavillon ADC.

Votre spectacle Mbok'Elengi signifie «pays» (Mboka), «plaisir» (Elengi) et «joie de vivre» en lingala. Il s'inspire entre autres de danses congolaises traditionnelles comme le Sebene, qui est d'abord un style musical. Vous y dénoncez les injustices et les inégalités au Congo.

Jolie Ngemi: A Kinshasa, si une musique sort, une danse y est forcément liée. Les musiques Sebene et Dumbolo sont aussi des styles de danse actuels. Elles sont très festives, c'est pour cette raison que j'ai voulu les exploiter et montrer une ville en

plein essor, où des gens se battent pour survivre. La musique et la danse aident à destresser, même si on dit que le stress n'existe pas en Afrique.

La danse est un mode de survie dans la mégapole de Kinshasa, où le taux de chômage atteint des niveaux records

Souvent, à Kinshasa, les gens s'installent dans un bar dans une forme d'insouciance, en laissant les soucis derrière. Il n'y a rien d'autre à faire que se procurer du bien en dansant. On ne sait pas de quoi le lendemain est fait.

La danse est inscrite dans le quotidien...

La danse est innée d'une certaine manière, elle fait partie de la vie. Une maman qui vend son pain va se mettre à danser si elle entend de la musique. Dans le spectacle, nous avons créé une rue de Kinshasa avec une ambiance musicale, le bruit de la ville, etc. Nous montrons le désir de danser ensemble.

Comment la pièce est-elle née?

Après le Covid, tout le monde a eu envie de se réunir. J'ai pris un vol pour Kinshasa. Il y a souvent un décalage avec la Suisse où on finit par se détacher les uns des autres. Au Congo, au contraire, les gens se prenaient dans les bras, exprimaient à fond leur joie.

Quel rapport entretenez-vous avec la danse?

Il n'y a aucun artiste ni danseur dans ma famille. Mais ma mère a toujours dit que je bougeais même dans son ventre! A 3 ans, j'étais une vraie pile électrique.

On regardait la télé et on dansait sur les musiques de Jennifer Lopez et Michael Jackson. Il y avait aussi Koffi Olomidé, notre Johnny Hallyday. Il orchestrait sa musique avec des chorégraphies très impactantes avec des danseuses en second plan, souvent maltraitées par ailleurs.

Comment avez-vous débuté?

J'ai commencé à danser vers 10 ans à l'église en apprenant les pas traditionnels. Nous avions formé notre ballet. Chaque dialecte possède une danse, je suis Mbala et j'ai appris cette danse pratiquée dans le village de mon père, même si je n'y suis jamais allée. Je me suis mise ensuite à danser dans les rues, en battle de hip hop, j'ai aussi fait du krump. Mon père était pasteur, il considérait que la danse était réservée aux femmes prostituées, on s'exhibe, on montre son corps pour de l'argent.

A 16 ans, un danseur contemporain m'a vue et m'a proposé de m'intéresser à cette pratique, qui véhicule des messages. J'ai compris que la danse avait quelque chose à dire, c'était ce que je voulais faire. *Mbok'Elengi* mêle le Sebene et d'autres danses traditionnelles, le hip hop et le contemporain à travers mon parcours. J'ai aussi créé le festival de danse Bosangani à Kinshasa, il y a six ans. ...

... Vous êtes allée vous former à l'étranger, vous enseignez aussi à La Manufacture à Lausanne.

Je suis la cadette de cinq enfants, mes parents avaient moins de moyens. Mais j'ai pu passer mon bac et la danse m'a permis aussi de financer en partie mes études à l'uni en Europe. J'ai été sélectionnée pour entrer à l'école PARTS à Bruxelles et j'ai reçu des bases essentielles auxquelles peu de Congolais-es ont accès, que je transmets à mon tour. On nous a appris aussi à prendre soin de notre corps, pratiquer le pilates ou le yoga, nous qui dansions sur du béton en tant que bgirl (danseuse de breakdance, ndlr)...

Mon spectacle permet de faire travailler des jeunes, des enfants des rues, qui n'ont pas de formation en danse

Jolie Ngemi

Comme le théâtre, la danse n'est pas bien vue pour les femmes au Congo...

Il faut valoriser cet art, qui est banalisé à Kinshasa, pour les danseurs comme pour les dan-

seuses. Mais on traite mal les danseuses, elles passent pour des sottes qui n'ont pas étudié.

Comment avez-vous choisi les quatre interprètes avec qui vous dansez dans Mbok'Elengi, votre première pièce de groupe?

Parmi la soixantaine d'artistes kinoïsi qui participent à mon festival. Je leur transmets mon bagage au sein de workshops, pour qu'ils et elles puissent se former à leur tour. Tout le monde n'a pas eu la chance d'aller à l'école et d'apprendre le français, la langue coloniale. Je leur traduis en lingala, notre langue, lorsque j'invite des artistes internationaux.

Au début du mois, les Journées de danse suisse (Swiss Dance Days) ont visibilisé des «formes d'expression ancrées dans des contextes culturels noirs, encore souvent sous-représentées sur les scènes de danse».

Cette année, le jury était mieux représenté en termes multiculturels et de couleurs de peau. Quand il y a une femme noire dans le jury, cela change tout. Nous avons été choisis pour assurer l'ouverture de ces Journées avec notre pièce. On invite le public à venir danser sur scène avec nous à la fin du spectacle. Cela établit une forme de communion.

Votre spectacle cultive aussi le brassage et casse les codes



Jolie Ngemi et ses interprètes dans le spectacle Mbok'Elengi. ARNAUD BEELEN

hégémoniques, pour une société plus égalitaire.

J'ai voulu représenter des hommes et des femmes avec des corps différents, un danseur court, un autre le ventre mou, ou avec plein d'abdos. J'aime me situer en dehors des normes de la femme blanche aux yeux bleus, sans courbes. Il y a une danseuse ronde sur scène. J'aurais bien aimé pouvoir danser moi-même enceinte sur le plateau, mais ça ne s'est finalement pas produit.

Vous donnerez trois représentations à Genève, avant l'Arsenic à Lausanne en mai. Et pour la suite?

Nous allons partir en tournée en France aux Subs, à Lyon, aux Points communs à Cergy, près de Paris, et en Belgique. Nous avons bien explosé!

La comédienne Maguy Kalomba enseigne le théâtre à l'Institut national des arts (INA). Ses spectacles joués en Suisse exposent la situation de Kinshasa, où la débrouillardise s'impose face à la corruption généralisée.

L'Institut national des arts de Kinshasa est une institution financée par l'Etat. Elle n'est pas accessible à tout le monde, elle dispense une formation payante. Il faut donc avoir un peu de moyens pour la suivre.

Quelle place a la danse professionnelle à Kinshasa, est-elle aussi enseignée à l'INA?

On s'y forme surtout au théâtre et à la musique. Il y a peu de danseur-euses professionnel-les. A Kinshasa, les artistes congolais sont disponibles à vie car il n'y a pas de travail, les jeunes essaient d'en trouver mais la corruption gangrène tout, le taux de chômage est très élevé. Mon spectacle permet de faire travailler des jeunes, des enfants des rues, qui n'ont pas de formation en danse.

Comment se passe votre festival?

Il aura lieu la troisième semaine de septembre pour la sixième année. Mais nous avons eu un

problème de salle cette édition au Centre Wallonie-Bruxelles à Kinshasa. On souffre ici... On ne nous donne pas autant de valeur qu'aux institutions blanches par exemple... J'aimerais créer mon propre espace et ne pas avoir à quêmander.

Votre spectacle traduit aussi votre engagement politique.

J'ai écrit un texte assez fort, que je transmets dans le spectacle en français et en lingala, sur la chance ou la malédiction du Congo. Le sol est riche en cobalt, en cuivre, tout ce qu'il y a dans nos téléphones, les enfants travaillent dans les mines, il y a aussi des diamants et de l'or qu'on retrouve par exemple dans les montres Rolex.

On nourrit le monde entier mais nous sommes nous-mêmes très pauvres. On ne peut pas compter sur le gouvernement, rien ne va changer. Il faut aussi se méfier des voleurs. La colonisation n'a pas aidé, en prônant le travail d'hommes serviles et vaillants à qui le maître ordonne de couper le bras d'autrui au champ lorsque le travail est mal fait. Le système colonial a créé des jalousies entre Congolais-es. On connaît la situation, mais nous avons décidé de ne pas être dans la tristesse et de transmettre la joie de vivre. I

Mbok'Elengi, du mer 11 au ve 13 mars, Pavillon ADC, Festival Groove N'Move.

«Je n'ai pas renoncé à ce que j'étais»

Groove N'Move ▶ Avec Dub, pièce spectaculaire à l'affiche de la Comédie de Genève, l'ancien danseur hip hop Amala Dianor hybride les styles de danse. Ses onze interprètes virtuoses mêlent dancehall, pantsula, electro, afro ou waacking. Entretien.

Comment la nouvelle génération s'est-elle réappropriée l'héritage de la culture hip hop? Issu de ce mouvement phare dont on a fêté les 50 ans il y a peu, le chorégraphe Amala Dianor a de quoi s'interroger. Avec Dub, à voir à la Comédie de Genève dans le cadre du festival Groove N'Move, «l'idée n'était pas de créer une pièce de danse hip hop, mais de voir comment la discipline a évolué, par le krump, l'electro, le waacking, le dancehall, etc. J'ai voulu mettre en scène toutes ces nouvelles danses et réfléchir à la manière de garder leur authenticité», nous explique-t-il.



«L'idée n'était pas de créer une pièce de danse hip hop, mais de voir comment la discipline a évolué»

Amala Dianor

Dub est une pièce pour onze interprètes de Jamaïque, d'Afrique du Sud, du Burkina Faso, d'Inde, des Etats-Unis ou de France, dont la personnalité se reflète dans autant de styles de danse et de cases d'une scénographie dressée



Dub réunit des interprètes de Jamaïque, d'Afrique du Sud, du Burkina Faso, d'Inde, des Etats-Unis ou de France.

PIERRE GONDARD

devant le public tout en verticalité. Un spectacle-monde à l'image du chorégraphe franco-sénégalais.

Peut-on apporter une autre énergie et déplacer le mouvement pour qu'il s'hybride? Arrive-t-on à préserver son identité, sa culture et son style de danse tout en composant avec les autres interprètes? Dub répond à ces questionnements en faisant exister le groupe en fonction de chaque individu.

Le parcours hors normes d'Amala Dianor se prêtait à pareille fusion. «Je viens de la danse hip hop, j'ai grandi dans cette culture», nous raconte-t-il. A 24 ans, le danseur est vite repéré dans le milieu de la danse contemporaine et fait son entrée au Centre chorégraphique national d'Angers, une institution unique en France. «J'ai été le premier danseur hip hop sans aucune formation académique à intégrer ce cursus.» Nous sommes dans les années 2000.

Amala Dianor se lance à l'époque un défi personnel: prouver qu'un danseur hip hop peut être un bon interprète en

danse contemporaine. «J'essayais d'insuffler mon énergie et ma tonicité de danseur hip hop dans les propositions contemporaines, et vice-versa.» Il ne renonce pas pour autant à sa culture, mais veut cumuler d'autres savoirs, découvrir une autre pratique, lui qui avait débuté par la danse traditionnelle Sabar au Sénégal.

Il devient alors interprète pour plusieurs compagnies prestigieuses durant une dizaine d'années, traverse tous les styles de danse, dont le classique. En 2012, Amala Dianor crée sa propre structure, Kaplan, avec laquelle il produit plus d'une vingtaine de pièces. L'institution lui sourit, mais ses recherches l'éloignent des cercles underground, dont Dub retrouve l'essence. «Lorsque les communautés se réunissent pour danser, elles le font autour d'un DJ, loin du regard du grand public. On prend part à ces cercles de danse en restant soi-même, en évoluant comme on le souhaite, sans regard jugeant.»

Un séjour en Afrique du Sud, où il travaille avec la compagnie sud-afri-

caine Via Katlehong, lui donne envie de retourner à ses racines, montrer d'où il vient, comprendre sa propre évolution après avoir été à l'écart de sa communauté. «J'ai été frappé par l'énergie des danseurs pantsula. Ils ont créé leur propre hip hop, avec un code vestimentaire, un style de danse, une manière de parler.»

En voyageant sur tous les continents avec sa compagnie, il multiplie les rencontres dans différents pays avec de talentueux artistes locaux, présentes dans Dub. «En Inde, j'ai rencontré un danseur de danse traditionnelle Kathak, de Calcutta. Aux Etats-Unis, à Chicago, Atlanta, Los Angeles, j'ai fait la connaissance d'un danseur incroyable qui mélange hip hop, afrohouse et danses africaines.» Au Burkina Faso, il découvre une danseuse de coupé-décalé.

Sur le continent africain, des pays comme le Nigeria et l'Afrique du Sud ont eu un impact musical important, avec des styles comme l'amapiano ou l'afrohouse, qu'on retrouve dans la bande son de Dub, des styles marquants

aussi en termes de danses urbaines. Son complice, le compositeur et DJ Awir Leon, mixe live sur scène. «Il fallait que la musique puisse contenter tous les interprètes, les danseurs d'electro dansent à des bpm très élevés comparés à des danseurs de dancehall.»

Le mouvement electro, qu'on appelait «tecktonik», créé en France dans les discothèques à la fin des années 1990, est très étendu à l'échelle de la planète, poursuit Amala Dianor. Le waacking et ses mouvements de bras fluides qui tournent parfois comme des hélices est issu des clubs gays aux Etats-Unis. Le dancehall, danse urbaine très chaloupée de Jamaïque, se danse dans les clubs et les sound systems. Comme le coupé-décalé, il est très populaire et réagit aux nouvelles tendances, précise Amala Dianor. Depuis la création de Dub en 2023, les interprètes ne manquent pas de faire des «updates». De quoi insuffler une énergie actuelle, miroir de nos sociétés globalisées. CDT

Dub, 7 mars. Comédie de Genève, Groove N'Move.